

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 104

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : le chat du Père Michel : souvenirs d'enfance
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257167>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Les Syndicats jaunes en Allemagne

Les associations professionnelles en Allemagne, déjà existantes, se trouvent en présence d'un nouvel adversaire. Jusqu'ici, les associations socialistes, les associations chrétiennes, les associations Kirsch-Dunker, se disputaient la confiance des ouvriers. Une quatrième association vient d'entrer en scène avec l'ambition d'attirer à elle les travailleurs *vraiment soucieux* de la paix sociale. C'est le syndicat appelé syndicat jaune. Accueilli d'abord avec une profonde indifférence, il a dû nécessairement fixer l'opinion publique sur lui. Il est combattu, à l'heure présente, par les trois associations qui se sont partagé le monde du travail.

Le syndicat jaune a été fondé par les patrons, les industriels. Il veut travailler à l'union entre les patrons et les ouvriers. Il veut empêcher les grèves. Il se propose d'assurer du travail à ses membres, de procurer un salaire convenable, de protéger les ouvriers contre le despotisme des socialistes, de former des groupes professionnels pour les opposer aux bataillons rouges. L'association ne publie pas la liste de ses membres pour ne pas les exposer aux représailles des autres syndicats. Une recommandation spéciale, une liste d'accompagnement est donnée aux membres qui vont dans une autre ville. Ils doivent trouver asile et protection auprès des patrons qui font partie de l'association. Un journal a été créé depuis peu pour la défense du pro-

gramme et pour la propagation de l'œuvre. Il porte en vedette ces mots : « Par l'entente entre patrons et ouvriers, arriver à l'union dans le travail rémunérateur pour tous. »

Ce programme, dans ses lignes générales, semble de premier abord être acceptable pour tout ouvrier ami de l'ordre et du travail. Les syndicats chrétiens veulent avant tout travailler à la paix sociale. Ils considèrent la grève comme légitime et souvent comme l'unique moyen de défense pour les intérêts professionnels, mais ils ne l'organisent qu'en cas de nécessité, et dans ces conflits, ils entendent conserver toute leur indépendance. Ils ne sont pas les adversaires des patrons, au contraire, bien compris, intelligemment soutenus, ils seraient les meilleurs défenseurs. Seulement ils savent, et l'expérience de chaque jour le démontre avec trop d'évidence, que la plupart des patrons ne sont pas encore pénétrés des principes d'une économie sociale vraiment chrétienne. On conserve encore dans les régions patronales, trop de suspicion à l'égard du monde du travail. Toute revendication, même la plus légitime, apparaît trop souvent comme une révolte contre l'autorité.

Les syndicats chrétiens se séparent donc des syndicats jaunes et pour les principes et pour la méthode, et pour la tactique les syndicats jaunes veulent rester en dehors de toute politique et de toute confession religieuse. Ils parlent avec un égal dédain et des rêveurs rouges avec leurs chimères, et des rêveurs noirs avec leurs songes de l'au-delà. Jeter ainsi l'insulte et le mépris à la face des ouvriers chrétiens, constitue une

sotise et un manque de tact. Les syndicats chrétiens n'ont pas manqué de le relever affirmant hautement que « si l'avaient la politique en dehors de leur activité, ils sont fermement décidés à résoudre la question sur le terrain de l'Evangile et des principes chrétiens. »

C'était, de plus, de mauvaise guerre, d'entrer ainsi en campagne. Aussi bien, au dernier congrès des ouvriers chrétiens à Berlin, la résolution suivante fut votée à l'unanimité : « Le congrès, comme représentant du mouvement national chrétien ouvrier, se prononce avec la dernière énergie contre l'association, connue sous le nom d'association jaune, fondée pour sauvegarder en général, les intérêts des entrepreneurs et entièrement dépendant d'eux ». Le congrès remarque que les syndicats jaunes supriment la liberté au profit de la discipline, mettant la bienveillance à la place du droit, organisant de trop de défense pour les entrepreneurs, confisquant l'individualité et l'éducation professionnelle pour y substituer l'arbitraire pour la formation professionnelle.

Les ouvriers chrétiens organisés prennent l'engagement de combattre de toutes leurs forces l'ennemi nouveau et de se rattacher, plus compacts et plus unis, aux associations chrétiennes qui seules sauvegardent leurs intérêts professionnels.

Comme les syndicats jaunes s'entourent de mystère, tiennent cachée la liste de leurs membres, il est impossible de se prononcer en connaissance de cause, sur les résultats de l'œuvre nouvelle. A-t-elle quelques espérances de vivre ? L'argent fourni par les capitalistes sera-t-il suffisant pour prolon-

gation ?

Le conseil me parut sage et je résolus, après mûre réflexion, de le suivre, malgré ma terreur et mes appréhensions.

Je me revois toujours, un dimanche matin, portant à maître Berna plus que la moitié de mon repas, mis de côté à son intention.

Un repas succulent qu'il allait faire, le méchant animal. Il s'en lècherait les moustaches et, sans nul doute, ce bon procédé lui ferait oublier l'autre.

Il était midi et demi et, ayant quitté la table familiale avant les autres, je me dirigeai vers la maison du rebouteux devant laquelle Berna guettait, comme toujours, les moineaux naïfs et les lézards paresseux venant se prélasser au soleil.

Il l'appela doucement. Il me regarda et, à travers ses paupières à demi-closes, ses yeux brillèrent comme des escarhoucules.

— Ce serait encore ce qu'il y aurait de

Puis il s'étira, ouvrit sa mâchoire et s'approcha, hérissonnant le poil, tandis que je déposais à terre le restant de poisson et de viande apporté dans un vieux journal.

Il mangea, grignota plutôt, pendant un quart d'heure. Et je devenais plus gaillard, je ne tremblais plus, j'osais le regarder en face quand il levait la tête, persuadé que nous ne serions plus ennemis après le repas que je lui procurais et, tranquillisé, rasséréné, pensant qu'après tout il valait mieux vivre en bonne intelligence, le cœur léger et le front haut, j'coutais en le regardant les cigales qui bruissaient derrière moi, tapies contre l'écorce des noyers.

Quand il ne resta plus rien dans le journal, Berna vint, pour signer le pacte de paix sans doute, frotter comme l'autre jour sa maigre échine contre mes jambes et, comme l'autre jour ne voulant pas repousser cette avance, j'essayai de le caresser.

— Viens Berna !... mon joli Berna !

Feuilleton du *Pays du dimanche* 2

LE CHAT DU PÈRE MICHEL

Souvenirs d'enfance

II

Il me revaudra ça...
Ce fut mon idée persistance, ma crainte obsédante.

Comment pourrais-je bien m'y prendre pour échapper à sa vengeance ou à celle de son maître ?

Clément, mon camarade Clément, dont le caractère était aussi débonnaire que le nom, et le seul en qui j'avais assez de confiance pour lui faire part de toutes mes impressions, me conseilla de tenter une réconciliation.

— Ce serait encore ce qu'il y aurait de

ger une existence précaire ? Il ne faudra pas attendre longtemps pour le savoir,

H. CETTY.

Mademoiselle Rotisset

C'était le jour de l'an 1772.

A travers les rues paisibles du Marais, grand-mère et petite-fille s'en allaient à pas comptés, également soucieuses de ne pas compromettre la dignité de leur maintien et l'harmonie de leur toilette.

L'une, sexagénaire replète, à l'œil encore vif, au sourire malicieux, à la lèvre sensuelle, devait aimer les fins morceaux, les reparties piquantes et même une pointe de grivoiserie, en vraie bourgeoise du dix-huitième siècle ; l'autre fillette de seize ans à peine, avait une taille ronde, un corsage avantageux (c'est elle qui le dit !), un teint clair, des yeux expressifs ; bref, un ensemble fort agréable, malgré une certaine importance gourmée, un sérieux affecté, lui donnant un petit air janséniste que les futurs députés du tiers allaient remettre à la mode.

Manon Philippon, fille d'un graveur de mérite, sortait du couvent des Dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint Etienne, et était venue passer quelque temps avec sa bonne maman, avant de rentrer à la maison paternelle.

Intelligence peu ordinaire, elle étonnait ses parents et ses maîtres par sa raison précoce, ses goûts au-dessus de son âge, dont elle était quelque peu vainue, malgré ses préférences à la modestie.

Elle se délectait à la lecture du *Timée*, de saint François de Sales, et de *Vie des hommes illustres*, de Plutarque, sans dédaigner cependant de s'abaisser aux soins vulgaires de la cuisine et du ménage.

Enfin, c'était une jeune personne accomplie, dont Mme Philippon, indulgente comme toutes les aïeules, était si fière qu'il lui tardait de faire apprécier ses hautes qualités sur un théâtre plus vaste et dans un milieu plus choisi que son salon mesquin ou l'atelier paternel.

Dans la jeunesse, elle avait été institutrice des enfants de la marquise de Boismorel, et était demeurée en relation avec cette noble famille, c'est-à-dire qu'elle lui rendait une visite au jour de l'an (sans laquelle on eût probablement oublié qu'il existait, de par le monde, une demoiselle Rotisset !) elle profita de la présence de sa petite-fille pour l'emmener avec elle, se flattant qu'elle y paraîtrait dans tous ses avantages.

— Ah ! le miserable !

J'étais penché sur lui et il n'eut qu'un bond à faire pour sauter sur mon épaule et, de là, me labourer le visage de ses griffes aiguës. Je le repoussai d'un coup de poing et il se sauva grondant et montrant ses dents.

Je ne criai pas : mais, affolé par cette attaque subite, je courus d'un trait à la ferme et, quand on me demanda ce qui m'était arrivé pendant que ma mère lavait mon visage abîmé et saignant, je répondis que j'avais de tomber contre la haie épineuse bordant le chemin.

Je voulais me venger sans en rien dire d'avance à personne dans la crainte qu'on m'en empêchât.

III

Que'ques jours plus tard j'aperçus Berna

Devenue Mme Philippon, elle se souvenait toujours, avec un plaisir nuancé d'orgueil, d'un temps de dépendance, insupportable pour certaines natures, mais non pour des êtres simplistes et sans envie. Les idées égalitaires, qui devaient bientôt courir les rues, ne dépassaient pas encore les cercles encyclopédistes, et l'on trouvait aussi naturelle la hiérarchie établie en haut qu'en bas. Une bourgeoise d'alors, se considérant fort au-dessus d'une petite boutiquière, ne jugeait pas mauvais qu'une femme de qualité pensât de même à son endroit.

Manon était loin de partager ces sentiments. Elle admettait sans difficulté sa propre supériorité évidente, mais non son infériorité relative ; elle acceptait comme dûs les hommages ; et le dévouement d'esprits plus humbles, telles que son amie de couvent, Sophie-Canet, ou la bonne cœur Sainte-Agathe, dont elle se complaisait à vanter l'attachement passionné pour sa personne ; mais elle ne devait jamais comprendre qu'une reine eût des courtisans.

Pendant un séjour à Arpajon, chez son oncle et sa tante Besnard, qui la chérissaient et la choyaient comme une fille, tout son plaisir avait été gâté par une malencontreuse invitation à dîner au château voisine, dont son oncle avait été régisseur, et où on les reçut... à l'office ! La basse domestique mangeait bien à la cuisine ; mais c'est égal, ce mot : *l'office* ! lui mettait une rougeur au front.

Aussi s'étend-elle quelque peu, dans ses *Mémoires*, sur la mésalliance de sa tante Besnard, terme assez amusant sous une plume républicaine.

En arrivant rue Saint-Louis, devant l'hôtel de Boismorel, elle fut agréablement impressionnée par son aspect imposant : bonne-maman avait des relations sortables, au moins... et on les admît au salon !

La maîtresse de céans s'y trouvait seule en compagnie d'un jeune imberbe, à la figure poupine, qui, agenouillé devant elle sur un coussin, lui tenait sa boîte à monche et son miroir.

Plus âgée que l'ex-institutrice, elle s'efforçait de paraître plus jeune, grâce aux artifices du rouge et du noir, dont elle avait l'éclat de son teint et de ses yeux. Accoudée sur sa bergère, entourée d'un nuage de dentelles, elle répandait un délicieux arôme de poudre à la maréchale, et, le petit doigt levé, plaçait délicatement, de sa main encore belle, une mouche assassinée dans le coin de sa lèvre fanée.

Elle reçut avec majesté les compliments et les vœux des visiteuses.

— Bonjour, mademoiselle Rotisset, dit-elle d'une voix de tête passablement im-

dans le verger de notre ferme. Que venait-il faire chez nous, si on commettre encore quelque méfait, ou bien, qui savait, peut-être quelque maléfice ?

Justement mon père qui, cependant, passait pour le plus robuste du pays, n'avait pu se lever le matin, pris soudain d'un malaise indéfinissable et, dans le fond de mon cœur, c'était lui que j'en accusais.

Je le dis à mon camarade Clément et, à force d'éloquence, je fus enfin assez heureux pour le convaincre et l'associer à mon désir de représailles.

— Il faut tuer cette horrible bête !

— Comme tu voudras, me répondit-il.

— Aujourd'hui, tout à l'heure, tant qu'il est encore chez nous ; nous ne trouverons pas de meilleure occasion.

pertinente sans se déranger de son importante occupation ; je vous remercie... Ne bougez pas, Sosthène !... C'est bien à vous de me venir voir... et de m'amener votre petite fille... je m'intéresse à tout ce qui vous touche... Là ! monsieur mon petit-fils, vous pouvez saluer ces dames.

Il se releva pénaud et s'inclina gauchement.

— Approchez, petite, dit la douairière, la dévisageant à travers son lorgnon d'écailler ; levez le menton... Pas mal !... Marchez un peu... Jolie tournure !... Mes compliments, mademoiselle Rotisset ; elle est gentille, très gentille !... Et l'on est sage ? obéissante ? pas trop coquette ?

Outre d'un pareil examen, elle ne répondait pas, très digne.

— Aimez-vous les bonbons, les colifichets, la paroie ?

— Je prise peu ces frivolités, madame.

— Et quoi donc, mon cœur ? Pas la philosophie, je suppose !

Elle riait, amusée.

Puis sans transition :

— Avez-vous mis quelquefois à la loterie ?

— Non, madame ; j'aime peu les jeux de hasard.

— Elle est impayable !... Mademoiselle Rotisset, vous lui ferez choisir un numéro pour moi ; elle me portera chance... C'est entendu ! n'est-ce pas ? Maintenant, allez, enfans ; nous avons à causer. Allez jouer au jardin, avec vos cousins, Sosthène.

(A suivre).

Sao-Paulo-Tunis

Ce n'est pas seulement en Europe et aux Etats-Unis que les villes se développent rapidement et que le commerce et l'industrie font des progrès constants.

Au Brésil et en Tunisie de vraies métamorphoses s'accomplissent dans un laps de temps très court.

Dans le premier pays, les grandes plaines arides et désertes ont été transformées en vastes plantations de café, de cacao, de coton et de riz ; des petites bourgades ont fait place à de gros bourgs, voire même à des villes, en un mot la civilisation a pénétré presque partout. La preuve la plus probante que ce développement est réel, c'est d'examiner la situation de São-Paulo, au Brésil.

Sao-Paulo est situé par 21 degrés de latitude sud, presque sous le tropique du Ca-

— A ton aise. Mais regarde bien si nous sommes seuls.

La maison, en effet, était déserte. Ma mère venait de partir chez une voisine, mon père reposait dans un autre corps de logis et les serviteurs étaient aux champs.

— Attrapons-le, dis-je résolument ; j'en ai assez de trembler chaque fois que je passe devant chez le père Michel, à cause que son chat me griffe presque toujours. Il faut que ça finisse !

— Tu as raison. Attrapons-le.

Ce fut très difficile, mais, cependant, l'appât d'un bol de lait finit par vaincre sa défiance et il nous suivit dans la cuisine dont, aussitôt, nous fermâmes la porte pendant qu'il buvait le lait dont il paraissait très friand.

(A suivre).